



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Martha Argerich. L'enfant et les sortilèges*, 2010  
Avec Teresa Berganza, *Un monde habité par le chant*, 2013  
*Dans la gueule du loup*, 2013  
*Un hiver avec Schubert*, 2015

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Passion classique*, 2010  
*Mes amours classiques*, 2011  
*Entretien avec W. A. Mozart*, 2012  
*Dictionnaire amoureux du Piano*, 2014

IL NOUS FAUT DE L'AMOUR



FELICITY LOTT

AVEC OLIVIER BELLAMY

---

IL NOUS FAUT  
DE L'AMOUR

BUCHET • CHASTEL

Malgré nos recherches, les ayants droit de certaines photographies  
n'ont pu être retrouvés dans les délais de publication.  
Nous les invitons à se mettre en relation avec nos services.

© Libella, 2016  
ISBN 978-2-283-02888-9

*« Il nous faut de l'amour,  
N'en fût-il plus au monde !  
Il nous faut de l'amour,  
Nous voulons de l'amour... »*

Jacques Offenbach,  
*La Belle Hélène, Acte I*





## LE NATUREL À VOIX NUE

Les artistes sont de drôles d'oiseaux qu'il vaut mieux ne pas fréquenter de trop près pour éviter d'être broyé, car leur générosité va souvent de pair avec un égocentrisme proportionnel et un tempérament de mercenaire.

Felicity Lott n'appartient pas à cette race de guerriers.

Elle ne triche pas, elle joue. Elle ne joue même pas, elle est. Elle s'oublie totalement pour que l'œuvre prenne vie. Et plus elle s'oublie, plus elle est inoubliable.

Qu'une Felicity Lott ait réussi à s'élever si haut, à briller si fort, sans être éliminée en vertu de la dure loi de Darwin, tient du miracle. Car elle est si sensible.

Quand on l'a vue dans la Maréchale du *Chevalier à la rose*, la Comtesse des *Noces*, celle de *Capriccio*, ou encore dans *La Belle Hélène*, il devient évident que les catégories « chanteuse qui chante » ou « comédienne qui joue » n'ont plus de sens. Felicity Lott est une musicienne qui incarne un être humain. À son sommet, quand elle est comprise et aimée, elle devient même la « fenêtre ouverte sur le chef-d'œuvre » évoquée par Proust dans *Le Côté de Guermantes*. On comprend qu'un Carlos Kleiber, fin lecteur de *La*

*Recherche*, ait immédiatement reconnu en elle sa Berma. Pour chanter la Maréchale de ses rêves, toute noblesse, bonté et vulnérabilité, le génial maestro ne voulait pas d'une chanteuse, il espérait une voix qui ne dissimulerait rien de son âme. Le corps d'une grande dame et le cœur d'une jeune fille. La belle force de l'aube et la mystérieuse douceur du crépuscule dans une seule et même artiste.

Son amour pour la musique française n'est en rien guidé par l'envie de jouer les Montespan comme d'autres veulent, non sans talent, être sacrés Roi-Soleil. Elle aime notre langue, notre pays, notre patrimoine et jusqu'à nos défauts qui si souvent irritent et sont la cible de ses compatriotes. Elle demeure la réponse insolente à la tentation du repliement sur soi. La bien nommée Felicity est tout entière tournée vers l'autre ; faite pour vivre et pour donner.

Au terme d'une carrière menée avec l'intelligence d'un instinct qui ne l'a jamais trompée, Felicity Lott continue de nous éblouir par son humour, sa classe naturelle, et sa lumineuse compréhension des poètes et des musiciens.

Si vous la croisez, à Paris, à Londres, ou ailleurs, dites-lui non seulement qu'on l'a remarquée, *distinguée*, mais qu'on l'admire et qu'on l'aime passionnément.

OLIVIER BELLAMY

## PROLOGUE

Quand ma mère est morte, à quatre-vingt-seize ans, mon mari m'a dit : « Tu n'auras plus jamais tort. » C'était un personnage, maman. Elle détestait son prénom, Iris Emwhyla, alors tout le monde l'appelait Whyla. Elle disait toujours ce qu'elle pensait, ce qui ne l'empêchait pas d'être très aimée. Elle habitait à cinq minutes de chez nous et j'aperçois encore sa glace à travers les rideaux quand je passe en voiture devant sa maison. Elle est restée élégante et bien habillée jusqu'au bout, n'oubliant jamais qu'elle avait travaillé dans un magasin de mode au cours de ses jeunes années et qu'elle avait même gagné un concours de beauté.

Après la mort de mon père, elle a vécu seule et a continué à fabriquer son pain, à cuisiner, à cultiver ses légumes et à soigner ses roses. Elle adorait recevoir et avait beaucoup d'amies plus jeunes qu'elle. Je crois qu'elle aurait bien aimé se remarier ou rencontrer quelqu'un, mais personne ne valait mon père à ses yeux. Elle chantait bien, elle était très intelligente, naturellement douée en mathématiques,

imbattable au bridge et savait juger les gens au premier coup d'œil. On s'est pas mal bagarrées, jusqu'au jour où j'ai eu ma fille. Dès cet instant, j'ai commencé à comprendre ce que c'est que d'être mère, d'avoir des désirs et des espoirs pour son enfant, de vouloir la protéger.

Ma mère et moi sommes devenues plus proches ; elle gardait ma fille et s'occupait d'elle quand je travaillais : toutes les deux s'entendaient très bien. Lors des funérailles, Emily a parlé de sa grand-mère, sans notes, et tout le monde était bouleversé. Whyla a voulu que ses cendres soient dispersées dans le cimetière qui entoure la petite église de notre village, sans pierre tombale. Noël va être bizarre maintenant qu'elle n'est plus là.

Quelques jours après sa disparition, je devais donner un récital bénévole, au profit d'une cause, dans une école près de chez moi, à Lewes. Je n'ai pas voulu annuler, mais je n'ai pu retenir mes larmes au moment de chanter « You'll Never Walk Alone », extrait de *Carousel* de Rogers et Hammerstein, parce que cette injonction de garder la tête haute en toutes circonstances fut l'un des viatiques qu'elle m'a inculqués par l'exemple.

## « I AM BORN »

Il me semble que je suis née en chantant. Les voisins auraient peut-être utilisé un autre mot... Je peux même prouver que j'ai commencé tôt, car j'ai un petit 33-tours enregistré quand j'avais deux ans et demi, sur lequel je chante « Away in a Manger » et « Rudolph the Red-Nosed Reindeer ». C'était un cadeau de Noël pour ma grand-mère. En tendant l'oreille, on peut distinguer la voix de ma mère qui me souffle les paroles, cependant je chante déjà juste.

Je chantais du matin au soir, mais il faudra attendre vingt ans encore pour que quelqu'un – une Française – me persuade de travailler le chant dans le but de faire carrière. Pour moi, tout le monde chantait, c'était aussi naturel que respirer, et qui ferait carrière dans la respiration ? Ma mère aurait aimé chanter professionnellement mais sa famille n'avait pas suffisamment de ressources et il fallait qu'elle gagne sa vie. Elle a insisté pour que j'apprenne le piano, le violon, l'élocution, et un peu la danse (là sans grand succès).

J'ai eu une enfance très structurée. Je savais toujours comment m'occuper et je me sentais en sécurité, mais on ne me laissait pas beaucoup de temps libre, du temps à moi dont j'aurais pu disposer à ma guise. C'est probablement à cause de cela que je n'ai pas su ce que j'allais faire de ma vie avant que quelqu'un me le dise.

J'ai grandi dans une famille de musiciens amateurs. Mon père jouait médiocrement du piano, d'oreille. Ma mère avait une jolie voix. J'ai eu une jeunesse qu'on peut qualifier d'heureuse. Je sais que j'ai été très aimée et très attendue : mes parents désiraient ardemment un enfant, mais il leur a fallu six ans de patience pour que ce vœu soit enfin exaucé. Après moi, ils ont dû attendre encore huit ans et demi avant la naissance de ma sœur Deborah.

Quand j'étais toute petite (car j'ai été toute petite !) ma mère me faisait des costumes pour des séances photo où j'étais habillée en Écossaise, en jeune mariée. Elle m'a avoué avoir été catastrophée en apprenant que je serais obligée de porter des lunettes. Et moi, je me souviens encore de la dame chez qui je devais me rendre à l'âge de deux ou trois ans pour des exercices de vue : il me fallait mettre le lion dans la cage, l'enfant dans la maison, etc., sous le regard impitoyable d'une Mrs Yoxall qui me terrifiait tant elle était sévère.

Mon père était d'un tempérament nerveux – ma mère et lui se disputaient fréquemment. C'était le benjamin de sa

famille. Lorsque son père (mon grand-père) est mort de la grippe espagnole, en 1918, ma grand-mère est devenue presque folle. Elle ne s'est jamais vraiment remise de s'être réveillée un matin à côté d'un cadavre. Le petit John (mon père) a donc été envoyé à Derby, au nord de l'Angleterre, et placé à l'âge de sept ans dans un orphelinat dédié aux familles de cheminots. Il se levait tôt et cassait la glace dans les lavabos en hiver, comme dans les romans de Dickens. À cause de son éducation et de l'éloignement de sa famille, il n'a pas connu beaucoup d'affection, et il avait du mal à montrer ses sentiments à son tour.

Mes parents étaient assez pudiques. Pourtant ma mère m'a confié récemment qu'ils faisaient souvent l'amour ensemble, et que cela s'était même produit quelques jours avant la mort de mon père. Il avait soixante-quinze ans. J'étais sidérée car ils étaient si peu démonstratifs, et puis on ne veut pas croire que nos parents se livrent toujours à ce sans quoi nous ne serions pas là pour le dire. *No sex please, we're british...*

Mes parents se sont rencontrés à bicyclette. Ma mère avait quinze ans, elle était encore au lycée. Mon père avait vingt-deux ans. Les fenêtres de son bureau donnaient sur la cour de l'école, il l'avait repérée. Ils partaient à bicyclette, elle pour le lycée et lui au bureau. Ils se sont mariés en 1941. Ma mère avait vingt et un ans. Entre-temps, elle a eu plein de soupirants, mais mon père a tout de suite su que c'était la femme de sa vie.

Pendant la guerre, avant de se marier, ils appartenaient à une troupe de comédiens et chanteurs. Exempté à cause d'un problème aux yeux, mon père écrivait les sketches qu'ils interprétaient ensuite. Ils pouvaient rentrer à n'importe quelle heure à cause du théâtre. Il régnait une grande liberté pendant la guerre, paradoxalement. Ils donnaient des concerts pour les soldats, et répétaient avec des copains, à la maison, tard le soir. Je m'endormais en les écoutant chanter et rire.

Dans les années 1950, j'ai même participé à l'un de ces spectacles qui s'intitulait *Les Enfants dans les bois* et dont l'histoire rappelait celle de Hansel et Gretel. Je jouais le rôle du petit garçon à cause de ma grande taille. À l'école, j'étais déjà l'asperge de ma classe et cela m'a causé un complexe qui n'a jamais disparu. Je me sens toujours gauche, pas à ma place. Il faut dire que quolibets et moqueries n'ont pas manqué, particulièrement en France où l'ironie est un sport national. Combien de fois n'ai-je pas entendu : « Il fait pas trop froid là-haut ? » ou bien « Vas-tu bientôt arrêter de manger de la soupe ? ».

Mon père exerçait le métier de comptable et ma mère lui donnait un coup de main. Comme elle était bien meilleure que lui en arithmétique, ça créait des frictions entre eux. Mais il était drôle, tout le monde l'aimait. Un soir d'Halloween, il s'était déguisé en pirate avec bandeau sur l'œil et dent noire. Quand les enfants ont sonné pour



réclamer des bonbons et qu'ils l'ont vu, ils se sont enfuis en hurlant de peur.

Il n'était pas âpre en affaires, c'est le moins qu'on puisse dire. La générosité chez lui l'emportait sur toute autre considération. Les fermiers pour qui il travaillait le rétribuait parfois en œufs ou en fromage... quand ils pouvaient le payer. Ma mère était contrainte d'avoir la tête près du bonnet et elle râlait en épluchant les livres de comptes. Une fois pendant la guerre, l'un de ses fermiers s'est acquitté de sa dette en lui donnant deux corbeaux à manger. Ma mère n'a même pas voulu les plumer (c'est elle qui se sentait « plumée ») et les a fichus directement à la poubelle.

Un jour, mon père a été contraint de mettre la clé sous la porte. Il a cru en la bonne foi de quelqu'un qui était malhonnête et ça nous a ruinés. Il y a eu un procès, des frais, et sa petite entreprise s'est arrêtée là. Il est alors devenu le salarié d'une grosse boîte tout en gardant les mêmes clients qui l'avaient fidèlement suivi, bien qu'il eût dû augmenter ses tarifs. Comme il ne pouvait plus se permettre de leur faire crédit, ça le gênait horriblement de devoir être plus dur envers des gens qui avec le temps étaient devenus des amis.

J'étais parfois la cause de leurs disputes. Je n'en ai plus le souvenir mais il paraît qu'il prenait toujours mon parti quand il était question de moi. Cela ne l'empêchait pas

d'être sévère et d'avoir des accès de colère. Après que j'eus dit un gros mot, il ne m'a pas adressé la parole pendant trois jours.

Nous habitons Cheltenham (littéralement « la ville au pied de la colline »), une station thermale au sud-ouest de l'Angleterre, dans le comté du Gloucestershire, qui s'enorgueillit d'avoir reçu George III en cure. C'est une belle ville à l'architecture de style Régence qui possède un hippodrome réputé. Le père de Gustav Holst y était organiste et le piano du compositeur des *Planètes* trône dans sa maison natale devenue un musée. Un collège réputé accueille des étudiantes du monde entier, mais moi j'étais inscrite à l'école publique.

Contrairement à ma mère, je n'ai pas la bosse des maths. En revanche, je me débrouillais très bien en latin. Le goût du français me vient de ma mère. Elle adorait cette langue et m'obligeait à parler français pendant deux repas par semaine, au grand dam de mon père qui ne nous comprenait pas. C'était un pur Anglais qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi par exemple, en vertu de quelle obscurité et excentrique raison, il fallait rouler à droite en France.

Ma sœur est née un 24 décembre. Ma mère, qui avait fait une fausse couche dans l'intervalle de nos deux naissances, a souffert à l'accouchement. Deborah avait neuf ans lorsque je suis partie à l'université et nous n'avons pas vraiment

grandi ensemble. Tout en étant très différentes de caractère, nous sommes très proches, et chacune sait qu'elle peut compter sur l'autre en cas de coup dur. Elle travaille pour le gouvernement, dans le secteur du transport. Elle va très souvent en France et en Belgique. Comme moi, elle a étudié le français et le latin au Royal Holloway College. Elle chante aussi avec son mari dans des chorales à Londres.

## UNE JEUNE FILLE RANGÉE

J'ai pris des cours de piano à l'âge de cinq ans chez une grand-tante qui me terrifiait. Elle habitait une horrible maison où tout était noir et glacé. Elle avait un perroquet gris et me tapait sur les mains avec une baguette quand la position des doigts sur le clavier n'était pas bonne. Je travaillais les sonates de Beethoven sans joie.

À l'orchestre de l'école, j'étais chef d'attaque des seconds violons, mais je pense que je n'étais pas très douée pour cet instrument. Je me souviens néanmoins d'avoir essayé de jouer le duo pour deux violons de Bach avec mon père. Je préférais chanter ou m'amuser. À douze ans j'ai commencé à chanter dans la chorale de l'église.

Dès que j'ai montré des dispositions sérieuses, ma mère a tout fait pour que je sois guidée par les meilleurs pédagogues. La technique vocale ne doit pas se commencer trop tôt, disait le prof qu'elle avait trouvé, mais en attendant, j'ai pu apprendre à bien respirer, à articuler correctement lors des cours d'élocution. C'est à quatorze ans que mon

premier vrai cours de chant est arrivé. Je n'aimais pas trop les exercices, mais je me débrouillais bien.

Quand j'avais quinze ans, mon lycée a collaboré avec celui des garçons de Cheltenham en vue de donner une opérette de Gilbert et Sullivan, *The Sorcerer*. J'avais le rôle principal féminin, celui d'Aline Sangazure. C'était très excitant de rencontrer des garçons. J'allais au lycée de filles, et je n'avais pas eu de frère pour me familiariser avec ces êtres étranges. Je me suis tout de suite éprise du jeune héros qui chantait le rôle-titre... sans succès. Enfin, en ce qui concerne mes rêves d'idylle, car le spectacle, lui, a remporté un triomphe.

Je n'écoutais pas trop de musique classique quand j'étais enfant. J'adorais la comédie musicale *South Pacific*, Fred Astaire, Ginger Rogers... Les Beach Boys plus tard. Je ne pensais absolument pas que le chant deviendrait mon métier. C'était juste une passion. J'étais trop timide, je portais des lunettes et j'avais toujours l'air d'avoir de longs bras en papier.

Avec les parents que j'ai eus, c'était impossible d'avoir la grosse tête. Chaque fois qu'ils m'ont vue sur scène, ils étaient toujours surpris que je n'aie pas d'accident. C'est tout. Ils étaient peut-être émus et fiers, mais n'ont jamais voulu que je le sache ou n'ont pas jugé bon de me le dire, par pudeur. Quand on est sensible, un mot de trop peut vous tuer. Surtout venant de gens qu'on aime et de la famille.

À la maison, nous avions quelques disques, peu d'opéra. Les *Quatre Derniers Lieder* de Strauss par Schwarzkopf, *La Flûte enchantée* de Mozart avec Lucia Popp, un récital de Joan Sutherland, du Bach, un peu de Beethoven... Je n'ai pas grandi dans une ambiance lyrique. Ma connaissance du répertoire était très limitée. J'avais vu *La Bohème* en tournée et c'est à peu près tout. Je connaissais *Le Messie* de Haendel comme tout Anglais de base. J'étais surtout attirée par les comédies musicales.

Le chant occupait une grande partie de mon temps : à la chorale du lycée, à la chorale de l'église... Outre le célèbre Festival qui est connu dans le monde entier, il y avait à Cheltenham une manifestation (qui existe toujours) rassemblant des concours pour tous les âges et dans toutes les disciplines : théâtre, musique, poésie, etc. J'y ai remporté quelques prix. Une fois, dans une chanson folklorique qui comportait beaucoup de strophes, j'ai oublié les paroles. Ça peut arriver à tout le monde, même aux professionnels. Il est conseillé d'en rire pour que le public ne se sente pas angoissé et gêné pour vous. Quant à moi, à l'âge que j'avais et avec mon peu d'expérience, j'ai beaucoup souffert et le public sans doute aussi. Ma mère, la pauvre, ne savait plus où se mettre. Rire aide aussi à rester détendu, car le pire en pareille occasion est de perdre confiance en soi ! Si ce n'est pas un vrai trou, juste un « nid-de-poule », il est préférable de continuer quand même, en faisant comme si tout était normal. En cas de gouffre profond, on fait avec les moyens

du bord. Pas possible de regarder dans la partition, même si cela m'arrive de temps en temps maintenant, privilège du récital sur le théâtre musical.

J'ai récemment participé à une émission en direct à la radio en Angleterre où il fallait parler et chanter alternativement. Exercice assez stressant. J'ai donc choisi une mélodie que je connais comme ma poche : *Widmung* de Schumann. Je commence à chanter vaillamment et, après trois phrases, j'éclate de rire car j'ai oublié le texte... Trop sûre de moi, je n'avais pas songé à apporter la partition. Fin de l'histoire. J'ai reçu plein de gentils messages sur Internet après. Évidemment, on ne peut se le permettre qu'une fois de temps en temps, et pas plus d'une fois dans la soirée. Sinon ça fait amateur. Ma mère m'avait entendue à la radio et, cette fois-ci, elle avait beaucoup ri.

Chaque année au lycée, je chantais en solo pour la cérémonie de remise des prix. Mes copines de classe s'en souviennent mieux que moi. Ensuite j'ai chanté pour leur mariage. Notamment *God be in my Head*. Cette prière me fait pleurer maintenant.

## COLLÈGE ROYAL

Après mon A-Level, j'ai pu être admise au Royal Holloway College, près de Windsor. Ce collège fait partie de l'université de Londres mais se situe assez loin de la capitale. Pour moi c'était un avantage. J'avais jusque-là été très protégée et entourée à Cheltenham. J'avais envie de partir et de m'envoler... mais pas trop ! Je craignais de me sentir perdue dans la grande ville de Londres. Dès que j'ai vu Royal Holloway, je fus amoureuse de ce bâtiment qui ressemble au château de Chambord, avec des briques rouges, dans un parc magnifique. En 1965, l'établissement est devenu mixte ; c'était jusque-là un collège pour femmes uniquement, qui avait été fondé en 1879 par Thomas Holloway.

J'étais inscrite en licence de français, avec latin. Le cursus durait trois ans plus une année passée en France. J'ai rencontré des filles merveilleuses avec lesquelles je suis encore très liée. Nous étions presque toutes les premières de nos familles à aller à l'université. Nos parents étaient fiers, conscients de ce progrès social, et pour nous c'était



l'aventure. Je crois que nous avons toutes des bourses pour payer nos études, et nous étions logées dans le magnifique château. Aujourd'hui, les jeunes quittent l'université avec des dettes énormes, à l'américaine, car le système s'est libéralisé. Quelle chance nous avons eue !

J'avais une petite chambre avec un radiateur qui me servait aussi de grille-pain pour réchauffer les toasts à l'heure du thé. Ma meilleure amie était la plus petite de la classe, et moi la plus grande. Elle achetait des chaussures d'enfant et je portais aux pieds... les boîtes de chaussures. C'est du moins ce que conseillait mon père quand je ne trouvais rien à ma taille. La vie y était agréable et les règles pas trop contraignantes. Sauf qu'en cas de balade nocturne, il fallait impérativement être de retour dans le bâtiment à 0 h 55, car la porte se fermait pour toute la nuit cinq minutes plus tard.

J'appartenais à l'orchestre du Royal Holloway College, mais j'arrivais mal à jouer du violon parce que mes ongles étaient trop longs. Je souffre toujours de la phobie des ongles courts : dès que je les coupe, je ne peux plus rien toucher. Il m'est impossible également d'avoir de la laine dans la bouche ou de regarder quelqu'un qui enlève des gants de laine avec les doigts. Ça me fait mal aux dents, ça me donne des frissons, c'est horrible.

J'étais impatiente de passer une journée entière en France...

## SALUT À LA FRANCE

Qui parle français aime forcément la France. Durant la première année de fac au Collège royal, j'ai participé à un échange avec l'université de Poitiers pendant un trimestre. Nous nous retrouvions dans un café du centre-ville après les cours. Je mettais des pièces anglaises dans le juke-box : la petite monnaie avait le même poids que les francs. Ce n'était pas très honnête, mais bon. Qu'écoutions-nous ? Peut-être *Jeux interdits* ou du be-bop. Ma chambre donnait sur le clocher de la cathédrale. Pour la grasse matinée du dimanche, c'était raté ! Quand je suis revenue à Poitiers, bien des années plus tard, pour chanter, j'ai eu l'impression que la ville avait bien changé. Je ne reconnaissais plus rien. C'est un vrai musée maintenant.

Ma troisième année de faculté a commencé avec une semaine passée à Paris, à la Sorbonne. J'avais vingt ans, je fumais des Royal Menthol. Puis j'ai été envoyée pour une année à Voiron, près de Grenoble, où j'ai travaillé comme assistante d'anglais. Dans ma classe, j'avais la responsabilité de filles et de garçons de dix-huit ans, presque aussi

âgés que moi. Il y en avait un qui était très beau et, à chaque fois que ses yeux se posaient sur moi, je rougissais comme une pivoine. Je n'avais rien à leur enseigner, simplement à les faire parler. On était censés faire de la conversation ensemble, mais ils ne parlaient pas un mot d'anglais et se fichaient de moi. Je parlais donc français avec eux, sinon ils n'auraient rien compris et m'auraient fait vivre un enfer. J'ai essayé de leur expliquer les règles du cricket, ce qui a fait mourir de rire mon père quand je le lui ai dit. Je leur racontais comment j'occupais mes journées et ça avait l'air de les intéresser.

J'avais un petit copain parmi les surveillants. Je ne dirai pas son nom mais je me souviens de son numéro de téléphone : c'était le 14 à Saint-Quentin. Il me faisait un peu peur car il était possessif et jaloux, et puis les Français sont si différents des Anglais. Même leurs noms sont d'un exotisme ! Je viens de retrouver des photos de mon vingt et unième anniversaire que j'ai fêté, avec mes parents qui sont venus pour l'occasion, aux Archers, à Voiron. Et ma meilleure copine surveillante m'envoie toujours des messages pour mon anniversaire ; c'est beau, l'amitié. De plus, avec les gens qu'on connaît depuis si longtemps, nul besoin de se parler tous les jours pour se sentir à l'aise tout de suite.

Mes cours ne m'occupaient qu'un jour et demi par semaine et me laissaient livrée à moi-même du jeudi midi au mardi. Pour mettre à profit ce temps libre, je me suis inscrite au Conservatoire de Grenoble où j'ai pris des cours

de chant. Comme il fallait automatiquement faire partie de la chorale, c'est ainsi que j'ai chanté l'hymne olympique à Grenoble. J'ai toujours la partition. C'était l'année où Jean-Claude Killy a raflé toutes les médailles, en février 1968. Je rêvais d'avoir une photo avec lui. En vain. Je n'ai rien vu des événements de mai 1968 hormis à la télévision. La contestation étudiante était absente de Voiron. Nous n'écoutions pas l'*Internationale* mais Jacques Dutronc, Adamo, Enrico Macias, les Beach Boys, les Four Tops, les Beatles, les Everly Brothers.

Il y a quelques jours, j'ai rencontré quelqu'un qui a aussi passé une année en France en même temps que moi. Selon lui, nous avons fait connaissance à la Sorbonne en 1967, puis je suis allée à Voiron, lui à Arras. Avec l'assistant allemand, ils seraient venus me voir en février 1968 au moment des Jeux olympiques. J'aurais réussi à faire entrer Anthony et Ewald dans le lycée sans que les gardes les remarquent, et ils ont ainsi pu coucher au dernier étage. Au matin, ils étaient aux premières loges pour voir le match de hockey sur glace entre l'Allemagne de l'Est et la Tchécoslovaquie. Je n'ai aucun souvenir de cela.

J'avais rencontré un gars dans un café en ville qui m'a emmenée voir un lac aux Aravis, un joli endroit en Haute-Savoie. J'avais peur en voiture et il prenait plaisir à m'effrayer. Il a pris un virage beaucoup trop vite et la voiture a dérapé. Mon bras qui reposait sur la vitre baissée a été blessé en frottant sur la route. Heureusement qu'il n'y

avait pas d'autres voitures à ce moment-là. Je n'ai jamais été très douée pour dire non, enfin pas au début, et j'étais très naïve. J'avais accepté que ce gars monte chez moi, dans l'enceinte du lycée, ce qui était défendu, bien sûr. Arrive mon petit ami, le surveillant, qui crie dans tout le bâtiment : « On fait la queue chez l'assistante d'anglais ! » Et voilà comment se bâtit une réputation.

## FIRST LUCKY MEETING

C'est en France que l'idée de devenir chanteuse a germé dans mon esprit. Auparavant je voulais passer ma licence de français et devenir interprète. Ça n'aurait sans doute pas marché. D'abord il fallait parler plusieurs langues vivantes – le latin n'en faisait pas partie – et surtout il fallait pouvoir passer d'une langue à l'autre sans effort. Je n'aurais pas davantage pu exercer le métier de professeur tellement j'avais le trac. M'imposer face à un groupe m'était une torture.

Comme je ne savais pas trop comment remplir mes jours à Voiron, j'ai aussi assisté à des cours optionnels dispensés à l'université de Grenoble. Je me souviens à quel point je fus bouleversée lorsque je suis entrée pour la première fois dans un immense amphi rempli d'étudiants. En plus, les cours magistraux de philologie étaient mortellement ennuyeux. C'était si différent de mon collège en Angleterre avec ces petits groupes de travail et cette atmosphère délicieusement victorienne. Chez nous, les cours de

fac avaient lieu dans une maison cosy astucieusement convertie en salle de cours.

Je me suis inscrite au Conservatoire de Grenoble, où j'ai eu la chance de travailler avec Élisabeth Maximovitch, une chanteuse française qui avait épousé un Russe. C'était un professeur extraordinaire et un être fantastique. Une belle femme, brune, au chignon toujours impeccable, et avec un sourire éclatant que mettaient en valeur ses pommettes hautes. Elle m'a tout de suite adoptée et m'a apporté toute la tendresse dont j'avais grand besoin, car je me sentais bien seule loin de ma famille et de mes amis. Je prenais des cours de chant chez elle, dans son appartement à Grenoble. Elle m'a notamment fait apprendre l'air de Pamina « Ach, ich fühl's ». Si je travaillais une heure par semaine avec Mme Maximovitch, je n'ai pas le souvenir d'avoir payé quoi que ce soit. Au contraire, elle a même réglé de sa poche la facture du stage d'été à l'Académie internationale de Nice où elle m'avait recommandée.

Tout en vivant dans la résidence universitaire de Nice, j'ai pris des leçons de chant avec Maria Branèze et de théâtre avec Pierre Médecin qui dirigeait des scènes d'opéra. Pour lui, j'avais préparé le duo des *Noces de Figaro* avec une belle soprano suédoise. J'ai rencontré des gens qui voulaient devenir chanteurs et l'idée a commencé à trotter dans ma tête. À Nice, je découvris des chanteurs sympathiques et une ambiance collégiale. Cela effaça l'image déplaisante que je me faisais de ce métier, avec des

ambitieux prêts à tuer pour réussir. Un jour, une fille a chanté « Asie » du *Shéhérazade* de Ravel et j'en fus bouleversée. J'ai travaillé *Le Jet d'eau* de Debussy d'après Baudelaire avec Maria Branèze et suis tombée amoureuse de la musique française. Je me savais terriblement ignorante, mais j'ai eu le désir de vivre dans ce monde d'écrivains et d'artistes en grande partie fantasmé, où l'art, la poésie, la littérature régneraient en maîtres, loin de la banalité du quotidien.

C'est la mélodie française qui m'a aidée à devenir chanteuse. La France a été un tournant capital dans ma vie. Comme dirait Hélène dans *La Belle Hélène* d'Offenbach, « *c'est la fatalité* » qui m'a fait rencontrer Élisabeth Maximovitch au Conservatoire de Grenoble, où je suis allée par hasard pour remplir mes heures de liberté. Elle a été la première à me dire que, si je travaillais un peu, je pourrais peut-être aboutir à quelque chose. Sans elle, je ne serais sans doute pas là.



## ROYAL ACADEMY

Pierre Médecin, directeur de la classe d'opéra à Nice, était ami avec le célèbre baryton Michael Langdon et m'avait conseillé de le rencontrer pour nouer des contacts à Londres et m'ouvrir des perspectives. Quand je suis rentrée en Angleterre, ce fameux interprète du Baron Ochs a accepté de me voir lors d'un déjeuner londonien. Il m'a suggéré de prendre des cours avec Vera Rózsa qui était le professeur de Kiri Te Kanawa et plus tard d'Anne Sofie von Otter. Quand j'ai pu obtenir un rendez-vous avec ce professeur très demandé, elle n'y est pas allée par quatre chemins : « Écoutez, je peux prendre votre argent, mais franchement le conservatoire est plus indiqué dans votre cas. Vous y serez plus facilement repérée pour chanter dans des oratorios pour commencer, puis dans des opéras. » C'était un excellent conseil. J'ai trouvé cela vraiment très gentil de sa part. Et honnête. Je l'ai souvent croisée au fil de ma carrière ; c'était quelqu'un de très droit et j'aurais certainement beaucoup appris si j'avais étudié avec elle plus tard. Elle disait : « Dans Schubert il n'y a pas de lied

triste sans qu'il y ait un sourire, ni de lied joyeux sans qu'il y ait une larme. »

J'ai donc passé une audition à la Royal Academy, accompagnée au piano par un ami de Royal Holloway. J'ai chanté le deuxième des trois airs de *Shéhérazade* de Ravel qui s'intitule « La Flûte enchantée ». Le pianiste, que j'avais rencontré après mon retour de Voiron, poursuivait une licence d'anglais et se débrouillait vraiment bien à l'instrument. Nous avons même donné un récital ensemble au cours duquel il a joué un Scherzo de Chopin. Petit à petit, nous sommes devenus inséparables. Comme mes sentiments devenaient chaque jour plus ardents, j'ai décidé de prendre les devants en achetant judicieusement une bouteille de vin avant nos rendez-vous, histoire d'accélérer la cadence vers une résolution qui, pensé-je naïvement, ne faisait aucun doute. Mais mon stratagème n'a rien donné à l'exception d'un surplus de gaieté suivi d'une bonne migraine le lendemain. Par chance pour mon foie, il est parti travailler au théâtre de Birmingham. Je venais néanmoins le voir, remplie d'espoir, sublime de dévouement et d'abnégation. Un jour, en faisant le ménage dans son studio, j'ai trouvé des lettres enflammées d'un certain John. Je n'ai pipé mot mais j'étais effondrée. À l'université, il avait joué le rôle d'Ernest dans *L'Importance d'être constant* d'Oscar Wilde (*The Importance of Being Earnest*). Un de ses amis, qui avait la voix haut perchée, jouait le rôle de Lady Bracknell. Je me souviens d'avoir dit sottement à quel point j'étais choquée que ce garçon joue le rôle d'une

femme. S'il avait été plus viril, ça m'aurait amusée, mais là j'étais profondément dérangée, troublée.

C'était en 1969, il y a longtemps, il y a une éternité. J'étais d'une candeur absolue, je sortais d'une famille qui allait à l'église tous les dimanches. L'homosexualité était illégale jusqu'en 1967 au Royaume-Uni et on n'en parlait jamais. C'était la première fois de ma vie que je voyais un garçon aussi efféminé. Peut-être m'avait-on dit que c'était une maladie, donc ça me semblait extrêmement bizarre et provocateur d'attirer l'attention en jouant le rôle d'une femme, au lieu de cacher ses penchants et d'aller se faire soigner. Il y avait un enregistrement célèbre de la pièce de Wilde avec Dame Edith Evans dans ce rôle et je ne comprenais pas pourquoi ce n'était pas une étudiante qui l'interprétait. En fait, je ne devais pas être si bornée car je me souviens d'avoir finalement trouvé le garçon très bien lors de la représentation.

Depuis que je chante, je suis entourée d'homosexuels et mes amis les plus proches sont gay, mais à cette époque je devais les considérer (sans en connaître aucun) comme des pervers. Ma fille me tuerait si elle m'entendait, mais à l'époque nous étions très ignorants de ces choses qui paraissent aujourd'hui, heureusement, si naturelles. Mon mari Gabriel m'a dit que lui aussi n'en savait rien jusqu'au jour où quelqu'un lui a fait des propositions. Il avait alors vingt ans.

Pour en revenir à ce garçon dont j'étais amoureuse, certains détails auraient dû me mettre la puce à l'oreille, mais